



HAL
open science

Le “ partage des femmes ” dans les relations extraconjugales durables

Marie-Carmen Garcia

► **To cite this version:**

Marie-Carmen Garcia. Le “ partage des femmes ” dans les relations extraconjugales durables. *Sociología Histórica*, 2016, Sexualidad, 6, pp.245-279. halshs-01428784

HAL Id: halshs-01428784

<https://shs.hal.science/halshs-01428784>

Submitted on 13 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le « partage des femmes » dans les relations extraconjugales durables

Marie-Carmen Garcia

Université Paul Sabatier-Toulouse III

RESUME

Les travaux sociologiques se sont peu intéressés jusqu'à présent à l'extraconjugalité comme sphère sociale à part entière. Or, les liaisons sentimentales clandestines durables – c'est-à-dire perdurant plusieurs années avec une intensité importante de la fréquentation des partenaires- constituent un terrain d'investigation privilégié pour l'analyse des modalités d'élaboration du genre dans les relations hétérosexuelles. Cet article s'intéresse aux représentations de la féminité chez les hommes et les femmes qui expérimentent une relation amoureuse « adultère ». Il suit l'hypothèse que les configurations étudiées sont travaillées par le « clivage des femmes » construit depuis plusieurs siècles dans nos sociétés patriarcales sur une dichotomie des figures féminines selon leur rapport à la sexualité. Il s'agit de la différenciation symbolique entre la « maman » et la « putain ». L'article s'intéresse aux manières dont les figures négatives et positives de la féminité issues de ce modèle archaïque mais persistant travaillent les « couples clandestins ». Les analyses sont fondées sur une recherche portant sur les liaisons amoureuses cachées durant plusieurs années d'individus de plus de 35 ans de milieux sociaux intermédiaires et supérieurs. Le matériau est issu d'une enquête qualitative de quatre ans rassemblant 30 récits de vie, 300 textes de témoignages issus de six blogs d'individus concernés par la « double vie » et plus de 500 courriels échangés avec des personnes participant à ces blogs.

MOTS CLES: genre, extraconjugalité, représentations sociales, masculinité, féminité

INTRODUCTION

Les analyses sociologiques de l'infidélité conjugale s'inscrivent prioritairement dans le sillon de la thèse de Peter Berger et Hansfried Kellner (Berger ; Kellner, 2007). Selon ces auteurs, le mariage est « un instrument nomique puissant » (Berger ; Kellner, 2007 : 59) à l'intérieur duquel s'élaborent les identités intimes des individus. Ainsi, d'après François de Singly et Florence Vatin, l'extraconjugalité répondrait à des dissonances entre une identité statutaire produite dans le couple officiel et une identité intime qui s'exprimerait dans le couple adultère (Singly ; Vatin, 2000). Les individus ayant une relation amoureuse cachée construiraient un « monde à eux », leur permettant de s'extirper, partiellement, des conventions sociales ou de trouver des satisfactions personnelles hors de leur couple (Le Van, 2010).

Prenant acte de ces analyses, cet article propose d'éclairer « l'infidélité conjugale »¹ sous l'angle du genre (système de hiérarchisation et de production des sexes ainsi que de leurs relations) en France. Après une partie liminaire explicitant la problématique et la méthode de recherche, l'analyse est structurée en deux axes. Le premier met en évidence la division symbolique des femmes selon leur vertu supposée dans les représentations des individus concernés (hommes et femmes). Le second montre comment des modes d'appropriation et de résistance des femmes concernées.

L'EXTRACONJUGALITE DURABLE : UN FAIT SOCIAL

APPROCHE SOCIOLOGIQUE DE L'INFIDELITE

Le multipartenariat, dans lequel prend place l'infidélité conjugale, n'est pas rare. L'enquête quantitative dirigée par Nathalie Bajos et Michel Bozon (12 364 personnes interrogées en 2006) (Bajos ; Bozon, 2008 : 223-224) montre en effet que 34% des hommes et 24% des femmes déclarent en France avoir vécu au moins une période de relations parallèles. Ces proportions augmentent fortement avec le nombre de partenaires au cours de la vie entière. La situation de non exclusivité sexuelle (même si elle ne renvoie pas toujours à l'infidélité conjugale : l'échangisme ou le multi-partenariat consenti au sein d'un couple constituent aussi des situations de non exclusivité sexuelle), bien qu'elle soit

¹ Bien que les termes « infidélité », « adultère », « maîtresse », « amant », « amante » soient socialement connotés, dans cette analyse leur acception est neutre. Aussi, pour la fluidité de la lecture, les guillemets habituellement mis aux termes du sens commun n'apparaîtront pas.

généralement de courte durée, est donc plutôt fréquente. En outre, on peut considérer qu'il existe un marché sexuel ou amoureux extraconjugal pour les individus ayant plus de 25 ans, dans la mesure où à partir de cet âge, pour les personnes « libres », « la grande majorité des partenaires potentiels sont en couple ou engagés dans des relations stables » (Beltzer, Bozon, 2006).

Mais de quoi parle-t-on quand il est question d'extraconjugalité ou d'infidélité ? Tout d'abord, je voudrais souligner qu'ici le terme « extraconjugal » ne s'attache pas seulement à la situation de personnes mariées mais aussi de personnes en concubinage (cohabitant depuis plusieurs années). Un détour du côté du droit français montre que l'existence d'une jurisprudence traitant du concubinage place les concubins dans des obligations l'un envers l'autre similaires (qu'ils soient pacsés ou non) aux personnes mariées : « L'étude détaillée de la très abondante jurisprudence sur le concubinage, même non pacsé, montre bien que le maintien du logement, une certaine obligation de protection, une certaine loyauté, etc. sont maintenant au menu de tous les concubinages. La seule différence, en dehors de l'étendue qui reste non semblable, tient à la source : les obligations sont légales et prévisibles en matière de mariage ; elles restent jurisprudentielles et imprévisibles en matière de concubinage, au moins non pacsé. » (Hauser, 2005 : 26). Bien entendu, l'obligation de fidélité n'existe pas dans le concubinage, la notion juridique « d'adultère » est d'ailleurs – faut-il le rappeler ? – propre à l'institution maritale. Cependant, les rapprochements socio-juridiques entre concubinage et mariage, amorcés dès la fin de la Première Guerre mondiale², justifient la prise en compte des deux types d'union dans cette recherche. En outre, le mariage n'est plus l'acte fondateur de la famille, il a ainsi perdu une partie de sa force symbolique : l'institution matrimoniale n'est plus intériorisée comme une norme légitime et elle « devient une simple formalité à laquelle le couple se résout par commodité sociale » (Roussel, 1980 : 1029).

Ensuite, même dans le cadre du mariage, le terme « adultère » n'est pas univoque. Alors que l'on pourrait penser qu'il concerne uniquement la dérogation à la norme d'exclusivité sexuelle, il apparaît que la fidélité conjugale est autre chose puisque, comme le montre la sociologue Véronika Naguy, en s'appuyant sur les éléments de réponse dans la formulation du grief d'adultère dans 26 dossiers de « divorce pour faute », « le lien de l'époux et de sa maîtresse, ou de l'épouse et de son amant, est composé d'un alliage entre intimité physique

² Dans les années qui suivent la Première Guerre Mondiale, des aides furent accordées par l'État aux concubines de soldats au front, au même titre que celles accordées aux épouses (Cossart, 2004).

et sentiment amoureux » (Naguy, 2005 : 77). Le non respect de l'exclusivité sexuelle ne couvre ainsi pas totalement la notion « d'infidélité conjugale ». « L'infidélité » dépasse en effet le rapport sexuel, elle engage des dimensions affectives.

Les configurations étudiées ici s'attachent ainsi au développement d'une relation affective durable et intense comprenant des rapports sexuels (rapports physiques entre des partenaires relevant de l'érotisme et pouvant conduire à des orgasmes) avec un-e partenaire de l'autre sexe non officiel-le et à l'insu du ou de la partenaire officiel-le dans le cadre d'unions hétérosexuelles stabilisées et fondées sur l'exigence d'exclusivité amoureuse et sexuelle³. L'affection dont il est question dans cette enquête est celle que l'on nomme « amour ». Or, l'amour n'est pas objectivable et ne connaît pas de définition transhistorique. Il est, comme toute notion sociale, définit, redéfinit, sujet à controverses et débats. Cela étant, une représentation dominante de ce sentiment s'est affirmée dans les sociétés occidentales depuis le XVIII^e en l'associant progressivement au « couple » et à l'« engagement ».

En effet, alors que la séparation entre l'amour *dans* le mariage et l'amour *hors* du mariage a constitué jusqu'au XVII^e siècle, l'un des nœuds stratégiques de la régulation des comportements sexuels occidentaux (Flandrin, 1982), au cours du XVIII^e siècle un idéal de mariage valorisant une relation dyadique et autosuffisante entre partenaire associée à une injonction à l'érotisme est progressivement devenue l'idéal d'union maritale. Il se conjugue avec une définition légitime de l'amour où le sexe est pensé comme une conséquence du sentiment et sa symbolisation. Si le désir peut prévaloir dans un premier temps de la relation, il est quasiment impensable dans notre société qu'il puisse en être le moteur durablement.

Notre modèle amoureux dominant conduit ainsi à donner une image des « amours clandestines » comme *forcément* superficielles car *forcément* avant tout sexuelles. En effet dans les représentations normatives de « l'amour véritable » (Rougemont, 1972), femmes et hommes sont liés par autre chose que le désir et la passion est sensée laisser place à la raison au profit de valeurs conçues comme « supérieures » aux désirs érotiques : la famille, les projets communs, le soutien mutuel. Il n'en reste pas moins que d'un point de vue sociologique, on ne peut nier que des individus qui disent aimer une personne

³ J'ai délibérément centré la recherche sur les unions hétérosexuelles car la prise en compte d'unions homosexuelles demanderait un travail à part entière sur la construction de la norme d'exclusivité dans ces couples.

« impossible » l'aiment vraiment (au sens où ce sentiment est réel pour elles), ni que des individus qui pensent qu'il est impossible de fonder un couple avec une personne qu'ils aiment, l'aiment vraiment ; ou encore que des personnes qui mentent à la personne qu'elles aiment, l'aiment vraiment. Les individus ne se conforment pas unanimement et de manière univoque aux normes amoureuses dominantes. Ces dernières peuvent, en outre être appropriées différemment selon les propriétés sociales individuelles ; selon qu'il s'agit d'une union officielle, occulte ou considérée comme « arrangée » (dans les mariages dits « arrangés » le sentiment amoureux est pensé comme étant « à construire » par les conjoints et non pas comme un point de départ de l'union). Aussi, j'ai pris le parti pour mener à bien l'exploration des liaisons clandestines de prendre au sérieux les déclarations d'amour des « infidèles » pour leur partenaire caché. Je n'ai pas sondé leur cœur, ni mis en corrélation leurs actes avec les représentations normatives de l'amour. Il s'agit de prendre en compte le fait que si les individus définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles aussi dans leurs conséquences (Thomas ; Swain Thomas, 1928).

ENQUÊTER AU CŒUR DU SECRET

Mener une investigation dans les tréfonds de la vie des gens n'est pas aisé. On se heurte aux frontières sociales, symboliques et psychiques qui séparent la « vie publique » de la « vie privée » et *a fortiori* de la « vie intime ». L'histoire de ces frontières se confond avec le processus d'individuation qui depuis la fin du Moyen Âge au XIX^e siècle a progressivement constitué un individu occidental qui ne se définit plus par ses appartenances communautaires, affectives ou féodales mais d'un côté par ses statuts et rôles sociaux dans l'espace public et d'un autre côté par un « moi intime » dans l'espace privé (Ariès, Duby, 1986). Cela dit, ce qui relève du privé ou du public est conçu différemment selon les milieux sociaux et culturels (Hall, 1971) et le droit français lui-même peine à définir la « vie privée » autrement que par une tautologie : « Est privé ce qui n'est pas public. » (Rigaux, 1990). Avec guère plus de précision, la doctrine définit habituellement la vie privée comme la sphère d'intimité des individus⁴.

⁴ « Chacun a droit au respect de sa vie privée. Les juges peuvent, sans préjudice de la réparation du dommage subi, prescrire toutes mesures, telles que séquestre, saisie et autres, propres à empêcher ou faire cesser une atteinte à l'intimité de la vie privée : ces mesures peuvent, s'il y a urgence, être ordonnées en référé. » Article 9 du Code Civil.

Du point de vue philosophique, André Lalande considère que la vie privée renvoie à ce qui est « caché » ou « profond » chez un individu (Lalande, 2002). Le juriste Alan F. Westin explique, quant à lui, que la vie privée est ce « privilège des individus ou des groupes (...) de déterminer pour eux-mêmes, quand, comment et dans quelle mesure l'information les concernant sera communiquée à d'autres » (Westin, 1967 : 3). Ces approches conduisent l'économiste Stéphanie Arnaud à définir la « vie privée », comme caractérisée par les logiques de l'autodétermination et de la maîtrise informationnelle sur les données personnelles (Arnaud, 2007). Ces points de vue convergent dans l'idée que le privé et l'intime concernent ce que les individus jugent devoir être mis à l'abri du regard des autres.

Les amours clandestines sont sans conteste de l'ordre d'une intimité jalousement gardée, d'un espace secret à l'intérieur même de la vie privée constituée par le couple et la famille. Elles sont, par définition, secrètes, ce qui implique une difficulté pour rencontrer des personnes disposées à apporter leur témoignage. Charlotte Le Van l'avait déjà souligné en disant de son enquête sur l'infidélité qu'elle n'avait pas été « de tout repos » (Le Van, 2010 : 41). Nathalie Beltzer et Michel Bozon ont également noté dans leur analyse de la vie sexuelle après la rupture conjugale, que l'enregistrement des relations extraconjugales est difficile en raison notamment de leur clandestinité (Beltzer, Bozon, 2006 : 538).

On n'investigue donc pas les « jardins secrets » sans montrer sa propre capacité à garder un secret, à user prudemment des informations données, à accepter sans préjugé ou curiosité déplacée de voir et comprendre un aspect occulté de la vie des gens. Concrètement, cela a signifié dans cette recherche, de longues démarches d'approche (durant plusieurs mois, parfois plus d'une année) des personnes, de nouer des relations de confiance en amont et en aval des entretiens. J'ai contacté mes interviewé-e-s *via* mes réseaux personnels et par internet (en suivant des forum ou des blogs...).

J'ai également réalisé une analyse de blogs sur internet pour enrichir mon matériau. J'ai traité un corpus de textes élaboré à partir de douze blogs durant deux ans : six blogs de femmes maîtresses célibataires d'hommes mariés ; quatre blogs de femmes mariées connaissant une relation amoureuse durable clandestine avec un homme marié et deux blogs d'hommes ayant une relation adultère durable (environ 300 billets pour chacun d'eux). Une partie des analyses provient ainsi d'une immersion dans le « monde virtuel » des amours clandestines qui m'a permis d'en saisir des normes, des codes, des manières de voir, de faire, de dire ou de ne pas dire, d'être, de se dire implicites et partagés

par des dizaines de personnes qui, en aucun moment, ne se sont rencontrées. Les amours clandestines se sont ainsi révélées être des faits sociaux à part entière dont la singularité de chacune n'échappe à une « culture commune » qui n'est autre que celle provenant des formes de socialisation à la sexualité, à l'amour, aux relations entre les sexes et au couple. Une analyse minutieuse des témoignages postés sur le site *Marié mais disponible*⁵ qui se définit comme un site d'expression des « maîtresses en détresse » a été aussi effectuée. Une année entière de récits et commentaires postés sur ce site a été étudiée sous la forme d'une analyse thématique avec plusieurs entrées. Les propos relevés sur les blogs et ce site de manière anonyme (autrement dit, lorsque je n'ai pas rencontré leurs auteurs) peuvent être rapprochée de romans, de fictions, de mises en scène⁶ et constituent à ce titre un matériau riche. Ils ne sont pas explicitement au centre de cet article mais ils en constituent un arrière-fond important⁷.

Les interviewés sont âgés de 33 à 90 ans. Certaines femmes sont célibataires (elle ont été interviewées parce que j'ai interviewé leur amoureux marié), les hommes sont tous mariés. Les personnes interviewées appartiennent aux catégories sociales intermédiaires et supérieures. L'absence de disparités socioéconomiques importantes au sein de la population d'enquête ne signifie pas obligatoirement que l'extraconjugalité durable soit l'apanage des ces catégories sociales. Il s'agit ici plutôt d'un effet de la construction du terrain. Par les réseaux de sociabilité, j'ai accédé prioritairement à des catégories sociales proches de la mienne. Par les forums et blogs internet, j'ai eu affaire à des individus qui non seulement sont familiers des modes de communication virtuels mais aussi qui sont investis dans une « écriture de soi » aisée et ordinaire. Or, les dispositions à « se raconter » par l'écriture sont inégalement réparties dans le monde social étant en correspondance avec le capital culturel et scolaire. Les récits de vie sont construits selon les indications bien connues et largement explicitées de cette méthode en sociologie. Les limites de l'analyse autobiographique sont celles que

⁵ Ce site a été supprimé par son auteur en janvier 2016 après quatre années d'existence.

⁶ Soulignons que François de Singly a élaboré une théorie de l'identité individuelle dans le couple, dans son ouvrage *Le soi, le couple et la famille* (Paris, Nathan, 1996), à partir d'un matériau exclusivement constitué de romans et de films. Une telle démarche ne peut être considérée comme identique à l'enquête de terrain à proprement parler mais elle permet de dégager des discours sociaux typifiés.

⁷ les discours tenus anonymement ou sous pseudonyme, sans confirmation d'identité ne peuvent être mobilisés au même titre que les entretiens ou des textes produits par des individus que nous avons rencontrés (bloggeurs ou bloggeuses)

de nombreux sociologues ont souligné (Bourdieu, 1986) avec un suivi des règles de confidentialité particulièrement important.

L'amour n'est pas objectivable, comme je l'ai dit. Aussi, j'ai pris le parti pour mener à bien l'exploration des jardins secrets de prendre au sérieux les déclarations d'amour des infidèles pour leur partenaire caché. Je n'ai pas sondé leur cœur, ni mis en corrélation leurs actes avec les représentations normatives de l'amour qui, on l'a dit, se confondent avec celles de la conjugalité. Il s'agit de prendre en compte le fait que si les individus définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles aussi dans leurs conséquences⁸. Dit autrement, si des personnes croient aimer leur partenaire clandestin, cela a de réels effets sociaux. L'ensemble de ces matériaux fonde les analyses présentées ici (Garcia, 2016).

MAITRESSES ET EPOUSES AU PRISME DU SYSTEME DE GENRE

LA DISPONIBILITE SEXUELLE DES FEMMES AU CŒUR DES JUSTIFICATIONS MASCULINES DE LA « DOUBLE VIE »

« Je viens d'une famille modeste. Mon père était camionneur et ma mère était secrétaire mais elle n'était pas été très scolarisée. À l'époque, on n'avait pas besoin d'aller beaucoup à l'école pour avoir ce genre de poste. Mais, moi, je suis allé dans une école d'ingénieurs et je crois que j'étais le premier dans la famille à faire des études. Cela avait été tout un événement ! Personne, dans les connaissances de mes parents, n'avait un enfant qui était allé à l'Université ou dans une Grande École. Pour moi, finir ingénieur, c'était une fierté qui a été partagée par toute la famille. Mes parents sont toujours ensemble. Ils ont fêté l'an dernier leur anniversaire de mariage. Je ne pense pas que c'était l'amour fou entre eux [sourire] mais ils n'étaient pas non plus chacun de leur côté. Ils avaient chacun leur rôle et ils ont duré toute leur vie. Comme beaucoup de couples qui sont encore ensemble, ils vont te dire qu'ils ont connu des périodes difficiles mais que finalement, ils sont passés par dessus. » (Charles, 57 ans, PDG, deux mariages, deux enfants de son premier mariage, été 2014).

Marié à vingt ans avec sa première petite amie, connue à 17 ans, Charles a eu un premier enfant à 21 ans et un deuxième à 23 ans. Il est devenu Président Directeur Général d'une grande entreprise avant 30 ans. Il explique que pendant des années, son seul but dans la vie a été de s'occuper de sa famille et de travailler. Il se définit comme un « gars très responsable » et pense aujourd'hui

⁸ William Isaac Thomas, Dorothy Swain Thomas, *The Child in America : Behavior Problems and Programs*, New York, Alfred A. Knopf, 1928.

qu'il s'est un peu oublié en devenant père de famille et *manager* très jeune. Mais, une fois que sa vie professionnelle et sa situation financière sont devenues confortables, il a commencé à se questionner sur sa vie intime et n'ayant pas connu d'autre femme que son épouse, considérant sa vie sexuelle insatisfaisante, il a eu envie de « voir autre chose ».

Après avoir longuement tergiversé, cet homme éduqué dans le respect du mariage et de la famille, catholique pratiquant, a eu ainsi, à 38 ans, une aventure avec l'une de ses collègues tout en s'inscrivant sur un site de rencontres. Au début, il voulait « voir comment cela se passait ». Mais, rapidement il commencé à prendre des rendez-vous avec des femmes célibataires. Au bout de quelques semaines de fréquentation du site, Charles avait trois maîtresses régulières. Six mois après avoir commencé à tromper sa femme, il a décidé de divorcer : il s'était rendu compte, selon ses dires, qu'il ne voulait pas finir sa vie avec elle et, considérant que leurs enfants (14 et 16 ans) étaient grands, il a quitté le domicile familial.

La période de séparation s'est avérée plus douloureuse et difficile que notre enquêté ne l'avait imaginé. La solitude lui pesait et les partenaires de passage n'ont pas satisfait longtemps son besoin de compagnie. Il s'est alors engagé avec l'une de ses anciennes maîtresses : Agnès. Il n'était pas plus amoureux d'elle que des autres mais le statut social de cette femme, son niveau d'instruction élevé et son goût pour le sport et la culture sont apparus aux yeux de Charles comme des gages d'accomplissement conjugal.

Quelques mois après s'être installé avec sa nouvelle compagne, Charles a cependant ressenti de nouveau une insatisfaction sexuelle. Mais, ayant vécu un divorce douloureux et souhaitant avoir une vie conjugale et familiale stables, il a décidé de ne pas quitter sa Agnès et de prendre une maîtresse pour combler les manques qu'il éprouvait dans son couple. Il a alors recontacté une autre de ses anciennes maîtresses Marta, avec laquelle il trouvait qu'il avait une bonne entente sexuelle et qui était célibataire.

« La période de divorce était une période difficile et finalement je me rendais compte que j'avais besoin d'un cadre de vie normal. Alors, j'ai choisi elle, Agnès. C'était quasiment un choix par défaut. Je choisissais la moins pire. C'est dommage de le dire comme ça. Ce n'était pas celle avec qui la sexualité était la meilleure, c'était celle avec qui l'environnement social était le mieux. La mieux installée, un environnement familial et social développé et puis elle était sportive, comme moi. Alors j'ai choisi le côté sécuritaire. Tout cela a fait qu'après quatre ou cinq mois, le côté sexuel était devenu lourd. J'étais passé de trois

femmes à une seule avec qui ça ne se passait pas bien. Alors j'ai repris contact avec Marta avec qui la sexualité était très bonne. Elle était célibataire, alors c'était pratique d'aller chez elle. Et avec elle, ça a duré trois ans et demi durant la première période. C'était hyper facile : on se voyait régulièrement, une à trois fois par semaine et de l'autre côté j'avais une stabilité personnelle. Donc, le fait d'avoir un endroit avec une relation solide, normale satisfaisait le côté social et pour le côté sexuel, j'allais ailleurs » (Charles, été 2014).

Pendant un peu plus de trois ans, Charles a séparé ainsi sa vie sociale et conjugale de sa vie sexuelle et amoureuse. En effet, s'il dit qu'il ne se sentait amoureux d'aucune des deux femmes en permanence, il explique néanmoins avoir durant certaines périodes éprouvé des « sentiments forts » pour Marta. Il explique d'ailleurs que cela avait des répercussions positives dans son couple puisque, d'après lui, les deux relations étaient en symbiose : quand il avait des problèmes avec sa maîtresse, il en avait avec sa compagne et, inversement, lorsqu'il vivait de période idylliques avec Marta, il était heureux avec Agnès. Selon lui, la « relation secondaire » impactait directement la « relation primaire ». Plusieurs fois, les amants se sont quittés car Marta, amoureuse de Charles, supportait mal sa position de maîtresse et l'absence de projets d'officialisation de leur relation. Durant ces ruptures, que les amants appelaient leurs « quarantaines », Charles se rendait sur un site de rencontres et fréquentait d'autres femmes jusqu'à ce que la relation avec Marta reprenne. Il vivait cependant ces ruptures dans la douleur, expérimentant le manque laissé par l'absence de Marta. Parfois, les aventures amorcées par Charles durant les périodes de ruptures se poursuivaient durant quelques temps alors qu'il avait repris sa liaison avec Marta.

La relation avec Marta était suivie : ils se voyaient chez elle pour quelques heures ou une nuit, une à trois fois par semaine, ils réalisaient des petits voyages ensemble et partageaient beaucoup de leurs joies et de leurs peines. Marta a souvent fait part à Charles de sa douleur face à l'impossibilité de « passer à autre chose » avec lui mais, celui-ci lui répondait inlassablement que si elle voulait avoir une vie amoureuse officielle -ce qu'il lui recommandait- il fallait qu'elle change de partenaire car pour lui, les choses étaient claires depuis le départ : il ne quitterait pas sa compagne.

« Ce qui est le plus difficile dans l'infidélité, c'est l'inégalité : une personne qui est en couple avec une autre personne qui n'est pas en couple. Côté social, culturel, tout allait bien [avec sa compagne]. Côté familial aussi mais côté sexuel, non. Ce qui est arrivé, c'est que la relation avec cette personne devenait de plus

en plus lourde parce qu'elle devenait insistante pour que je laisse ma conjointe alors qu'il n'en avait jamais été question. Alors, je me suis réinscrit sur un site de rencontres pour trouver quelqu'un de marié. J'ai trouvé mais au bout de huit mois, cette personne a laissé son conjoint. C'est une femme qui n'était pas aimée, ni appréciée par son conjoint et quand on a commencé à sortir ensemble, ça a été l'explosion. L'amour qu'elle n'avait jamais vécu, la sexualité qu'elle n'a jamais connu et ça a été trop. Elle a quitté son couple. Je me suis donc retrouvé de nouveau avec une partenaire célibataire » (Charles, été 2014).

Au printemps 2013, Agnès reçut une lettre anonyme dans laquelle on lui expliquait que son compagnon avait une liaison avec sa secrétaire. Charles avait en effet eu une relation sexuelle avec cette dernière, quelques temps auparavant. Il n'a jamais su qui avait envoyé le courrier dénonçant son infidélité et face aux questions d'Agnès, il avoua son aventure au bureau mais pas sa liaison avec Marta. Agnès fut profondément blessée par la nouvelle et ne comprit pas ce qui s'était passé. Elle dit à Charles que pour elle, leur vie conjugale était parfaite. Charles lui expliqua qu'elle détenait le pouvoir sur leur sexualité : quand elle en avait envie, ils avaient des rapports ; quand elle n'en avait pas envie ; ils n'en avaient pas. Il dit qu'il avait décidé, après son divorce que sa sexualité n'appartiendrait plus jamais à personne d'autre que lui.

« Je trouve qu'il y a beaucoup de femmes qui jouent avec la sexualité de leur conjoint. Si ça les tente, elles veulent et si cela ne les tente pas, le mari est obligé de renoncer à la sexualité. Je me suis rendu compte de ça et je me suis dit que plus jamais ma sexualité n'appartiendrait à personne. C'est personnel. Je ne la donnerai plus à personne. » (Charles, été 2014).

Après plusieurs longues discussions, Agnès proposa à Charles d'avoir plus fréquemment des rapports sexuels avec lui, de s'impliquer plus fortement dans leur sexualité et en contrepartie, elle lui demanda de mettre fin à ses infidélités. Charles promit à Agnès de ne plus la tromper. Durant plusieurs semaines, leur vie sexuelle devint plus intense et tous les deux se réjouirent de ce renouveau dans leur couple. Mais, Charles céda de nouveau aux avances de sa secrétaire. Il « coucha » avec elle et Agnès l'apprit. La désillusion et le sentiment de trahison de cette dernière furent immenses. La crise conjugale prit alors une ampleur sans précédent et acheva l'union d'Agnès et Charles. Celui-ci quitta le domicile commun.

Charles me dit, plusieurs mois après cette rupture, qu'il ne sait pas pourquoi il avait trahi sa parole alors que sa sexualité avec Agnès n'avait jamais été aussi satisfaisante. Il pense qu'au fond de lui, il voulait mettre fin à leur relation, qu'il

en avait assez de la vie qu'il menait et qu'il n'a rien fait pour que les choses aillent vraiment bien avec Agnès. Il rapporte qu'au cours des conversations qu'il a eues avec sa compagne, depuis leur rupture, elle lui avait dit qu'elle éprouvait de la honte : la honte d'avoir été trompée, la honte de n'avoir rien vu. Certainement, la honte de s'être fourvoyée.

Mais Charles ne comprend pas ce sentiment de honte et me dit que c'est difficile pour elle parce que sa situation matérielle s'est un peu dégradée depuis leur rupture. Il n'exprime ni regrets, ni culpabilité, ni honte, ni haine, ni colère. Il est calme et serein, apparemment et explique son histoire principalement par le fait qu'il a une libido plus importante que la plupart des gens. Durant les semaines qui suivirent la séparation, Charles ne regretta pas sa compagne mais la solitude lui pesa de nouveau. Il s'inscrit alors encore une fois sur un site de rencontres et fit la connaissance de Valérie, divorcée avec un enfant :

« Lorsque j'avais rencontré Agnès, la précédente, au début tout était bien puis progressivement, la sexualité est devenue moins importante. Alors, j'ai beaucoup réfléchi avant de m'engager avec Valérie. Elle a une libido très importante mais j'ai pas voulu faire la même erreur alors, j'ai voulu évaluer tout l'aspect sexuel et relationnel avant de m'investir. On a eu une bonne discussion et j'ai décidé de lui expliquer tout ce qui s'était passé dans mon couple et pourquoi ça n'avait pas fonctionné. Je me suis dit "vaut mieux lui dire plutôt qu'elle l'apprenne dans quelques mois par un autre réseau et que pour elle ce soit un élément majeur qui fasse qu'elle pense que ça ne fonctionnerait pas." [Je lui demande ce que Valérie en a dit] Elle a été très surprise que j'ai fait ça, elle ne pensait pas que j'étais le genre de personne à faire ça [il est gêné]. Je suis quelqu'un de timide et de réservé et la timidité, ça reste en nous pour toujours, on apprend seulement à la contrôler. Mais je lui ai expliqué que finalement, les personnes qui ont l'intention d'avoir une relation extraconjugale, c'est très facile aujourd'hui avec la technologie, que l'on n'a pas besoin d'être extraverti pour ça. On peut être timide et fréquenter beaucoup de femmes grâce aux sites de rencontre. Mais on ne peut pas dire que cela ait rendu ma vie facile et donc je me suis dit que je me donnais pour objectif de l'éviter. L'avenir dira. Mais disons que je ne vais pas faire exprès pour rencontrer quelqu'un, je ne vais pas aller sur Internet par exemple. » (Charles, février 2015).

Cependant, Charles craignait que son passé d'infidèle ne le conduise, malgré tout, un jour où l'autre à tromper Valérie, si l'occasion se présentait. Au printemps 2015, j'ai recontacté Charles pour savoir où en était sa nouvelle vie conjugale. Il m'a dit qu'il poursuivait sa relation avec Valérie et que tout allait

bien avec elle. Lorsque je lui ai demandé s'il avait des nouvelles de Marta, il m'a dit qu'il avait passé une nuit avec elle, quelques semaines auparavant. Il m'a expliqué qu'elle l'avait contacté et qu'il avait voulu la voir par curiosité, pour voir ce qui allait se passer. Marta n'est au courant ni de la séparation de Charles, ni de la nouvelle vie conjugale de celui-ci. Charles est donc allé la voir comme si rien n'avait changé et ils ont fait l'amour. Lors de notre dernier échange, Charles se posait la question de savoir pourquoi Marta l'aimait encore alors qu'elle savait pertinemment, selon lui, qu'il ne s'unirait jamais avec elle officiellement. Cela semblait être une véritable énigme pour Charles. En revanche, il n'a fait aucun commentaire sur le fait que Valérie n'était pas informée de sa visite à Marta.

LES AMBIVALENCES MASCULINES DE L'AMOUR POUR LEUR MAITRESSE

La différenciation observée dans les discours des hommes entre leurs maîtresses qu'ils décrivent comme intéressées par le sexe et sexuellement disponibles et leurs épouses dont ils disent qu'elles ne sont pas assez actives sexuellement, n'est pas sans rappeler le double standard sexuel des bourgeois du XIX^e siècle. Dans leur jeune âge ces derniers identifiaient à la pureté les jeunes filles auxquelles ils faisaient la cour tout en fréquentant, parallèlement à leurs amours romantiques, des prostituées, des cousettes ou des grisettes, qu'ils abandonnaient (parfois seulement provisoirement) pour épouser l'héritière de bonne famille. Après le mariage, beaucoup de ces hommes continuaient en outre d'entretenir une « fille » (Corbin, 1987 : 860). Le système patriarcal multiséculaire qui, bien qu'ayant évolué au fil du temps et présentant différents aspects selon les contextes socio-économiques, instaure dans les représentations, les pratiques et les institutions une frontière symbolique entre les « femmes vertueuses » et les « femmes de petite vertu », entre une « épouse » et une « fille ». Cette séparation a été conceptualisée, au début du XX^e siècle sous le terme de « clivage » par Sigmund Freud (Freud, 2014) qui l'expliquait comme un symptôme névrotique ne concernant, d'après lui, que quelques hommes.

Or, les recherches en sciences humaines et sociales contemporaines montrent d'une part que tous les hommes -et pas seulement une minorité- à des niveaux et selon des modalités différentes sont concernés par ce clivage mais que les femmes sont aussi travaillées par lui, quel que soit leur milieu social. Certaines incarnent des figures féminines connotées négativement : à travers la prostitution (réelle, métaphorique, virtuelle...) par exemple, d'autres symbolisent des figures considérées comme positives à travers la « féminité mascarade » (paraître féminine...) ou le maternalisme (dévouement à la maternité...) (Lemoine-

Luccioni, 1976). Plus précisément, Gail Pheterson a montré que toutes les femmes sont soumises à une menace symbolique permanente d'être stigmatisées comme « putain » analogue à la menace du viol (Pheterson, 2001). Il s'agit d'un processus multi-séculaire de contrôle du corps et du comportement des femmes, inscrit dans les logiques de la domination masculine. Il empêcherait implicitement les femmes d'accéder à l'autonomie sexuelle tout en les divisant en deux groupes adverses, les « putains » et les autres. La tension individuelle (exprimée par un mal-être) générée par le classement social des femmes selon leur vertu, (autrement dit, leur comportements sexuel et leur rapport à la maternité et à la conjugalité) est omniprésente dans les discours des maîtresses, qu'elles soient mariées ou non (Auteur, 2015). Le positionnement symbolique des maîtresses du côté de « la putain » n'est cependant pas univoque puisque nous avons affaire à des hommes qui éprouvent des sentiments amoureux envers une femme positionnée symboliquement – dans la relation en question- du côté des figures féminines négatives.

Tous les hommes soulignent les satisfactions sexuelles que leurs amantes leur procurent. La plupart expérimentent avec elles des pratiques qu'ils n'ont jamais, certains explorent des univers de sexualité dont leur compagne est exclue et qui sont spécifiquement réservés à l'amante : échangisme, usage de *sex-toys*, visionnage de films pornographiques avec l'amante, pratiques sado-masochistes, etc. La sexualité adultère se décline en effet selon un modèle pornographique qui se conjugue avec le modèle historique de la relation prostitutionnelle. Elle peut plus ou moins ouvertement transgresser avec les normes sexuelles qui régissent la sexualité conjugale de ces hommes mais dans tous les cas, la sexualité avec l'épouse est différenciée de la sexualité avec la maîtresse par la disponibilité sexuelle de celle-ci et les possibilités d'exploration d'univers et de pratiques sexuelles spécifiques. De plus, l'amour adultère est bien, plus que les amours officiels, est travaillé par le prisme de la prostitution. « L'échange économique-sexuel » qui selon l'anthropologue Paola Tabet s'étend de la passe à l'institution matrimoniale (Tabet, 2004), est particulièrement saillant lorsque l'homme bénéficie d'une situation économique supérieure à la femme. Mais même dans les situations où les amants ont des ressources matérielles relativement proches, les usages sexuellement différenciés de l'argent dans les relations de séduction conduisent souvent l'homme à payer notes d'hôtel et de restaurant. Lorsque leur maîtresse est célibataire, les hommes contribuent parfois aussi à payer le loyer ou les vacances de celle-ci.

Cela dit, l'image que les hommes ont de leur amante est ambivalente et ne se réduit pas au « prisme prostitutionnel ». J'ai relevé dans les entretiens, une

insistance systématique des hommes- que leur amante soit mariée ou non- sur le respect qu'ils portent à leur partenaire cachée, le refus chez certains d'avoir des relations sexuelles dans des hôtels ou d'utiliser le terme « maîtresse » pour la désigner. Cela dénote un malaise concernant la place de ces femmes dans leur vie. Ainsi, on a affaire à des tensions intérieures masculines entre l'appropriation implicite du « stigmaté de la putain » et l'amour porté à la femme qui l'incarne dans leur vie. Ainsi, il semble important d'explorer l'hypothèse, annoncée précédemment, d'une représentation spécifique de l'amour chez ces hommes.

Les hommes interviewés m'ont fait part de la force de leurs sentiments pour leurs partenaires « de l'ombre » mais ces sentiments n'impliquaient pas dans leurs discours un engagement conjugal, ni une transformation de la passion érotique en des sentiments plus raisonnables. Leur conception de l'amour pour leur amante se révèle extrêmement « romantique », bien plus romantique que l'image qu'ils ont du mariage. En ce sens, les sentiments qu'ils portent à leur amante relèvent d'un idéal amoureux qui, à la différence de celui qui prévaut dans nos sociétés aujourd'hui, différencie « engagement social » et « amour ». Cette conception de l'amour prend appui sur un modèle d'amour romantique qui a prévalu avant l'avènement du « mariage d'amour » et qui, bien qu'ayant perdu beaucoup de sa légitimité sociale, semble travailler les conceptions du mariage et de l'amour incorporées par les hommes menant « double vie » qui ne font pas montre d'une culpabilité ou d'une sensation de transgression excessive des normes sociales. Pour eux, « l'amour véritable » ne se trouve pas forcément dans le mariage. Ce dernier leur apparaît d'ailleurs, par sa durée, par le quotidien qu'il implique, antinomique avec le « véritable amour » conçu ici selon le modèle de l'amour romantique élaboré au XII^e siècle et qui implique la séparation symbolique et pratique de « l'épouse » et de « la mie ». Cette dernière est détachée de toute considération de lignage ou de statut et était entièrement investie d'un amour considéré comme « pur » parce que dégagé des normes régissant la vie des époux : « Partout, il y a la femme qui fait les enfants, tient la maison, gère les biens ; il y a la mie, dont on se dit et se fait le serviteur. Et tout le monde s'accorde sur ce point : l'amour, c'est pour la mie » (Fèvbre, 1944 : 362). Historiquement, cet amour n'était pas destiné à être « consommé » et il était dégagé des désirs érotiques. Il est néanmoins au fondement des représentations de l'amour chez nos enquêtés et s'articule avec le modèle du « double standard moral ».

En effet, les hommes interviewés à des périodes différentes de leur relation cachée se réfèrent tantôt au « double standard moral » (associé au « partage des femmes ») tantôt au « modèle de l'amour romantique » (associé à une

différenciation entre « amour » et « mariage »), selon qu'il est question de sexualité ou de sentiments pour expliquer la dualité de leur vie intime⁹. Cette double référence explique deux éléments saillants des discours analysés. Le premier est une tension omniprésente entre les figures de « l'amante » d'une part (liée à « l'amour pur » libéré de l'institution matrimoniale) et « la maîtresse » d'autre part (liée à la sexualité) et la difficulté que certains hommes éprouvent à nommer cette femme qu'ils aiment clandestinement et qui est investie à la fois d'un sentiment amoureux et de désirs érotiques en transgression avec les normes (implicites souvent) de leur sexualité conjugale. Par exemple, Jérôme (56 ans, cadre hospitalier, marié depuis 30 ans, deux enfants) qui a eu une liaison durant cinq ans avec une femme mariée (enseignante, sans enfants) plus jeune que lui, a toujours refusé de retrouver son amante à l'hôtel, estimant cela dégradant pour elle parce qu'il associait les rendez-vous à l'hôtel à la prostitution.

Le second élément significatif relevé est la conviction chez nombre de ces hommes que les femmes sont heureuses de tenir une place de « maîtresse » car être la « maîtresse » et non « l'épouse » signifie pour eux avant tout d'« être libre ». Ainsi, plusieurs hommes dont l'amante est libre m'ont dit ou ont écrit, que s'interrogeant sur les motivations de leur amoureuse, ils étaient arrivés à la conclusion que cette dernière ne voudrait pas, au fond, devenir leur compagne légitime car ils pensaient que ne pas être une épouse présente de nombreux avantages dont ils étaient certains que leur maîtresse avait conscience. La seule explication possible pour les hommes de l'acceptation du rôle de maîtresse par les femmes qu'ils aiment n'est pas l'amour mais bien les avantages de l'absence d'obligations conjugales que présente, selon eux, cette position. Les demandes d'officialisation de la relation clandestine de la part des maîtresses de ces hommes, ne mettaient d'ailleurs pas en question la conviction (ou autojustification) que le « véritable désir » de leur maîtresse est de jouir des bons moments sans avoir à supporter le partage du quotidien et les affaires domestiques avec eux. Fabienne, une femme de 47 ans, célibataire, sans enfants, maîtresse d'André, un homme de 61 ans depuis onze ans m'a expliqué qu'elle ne voulait surtout pas contribuer à la rupture de la famille de l'homme qu'elle aime. Pourtant, elle ne cache pas son animosité envers l'épouse d'André ni la tristesse

⁹ Les interviewé-e-s reconstruisent toujours, selon leur situation au moment de l'entretien, leur point de vue sur leur passé. L'entretien est donc une reconstruction, *hic et nunc*, susceptible de varier avec les conditions d'énonciation, les nouvelles expériences vécues, le moment où le regard rétrospectif est sollicité (Demazière, 2007).

qu'elle éprouve quand il est malade et qu'elle ne peut aller à son chevet ou même prendre de ses nouvelles. Elle n'a jamais vraiment écarté de son esprit le rêve d'une vie de couple non cohabitant. Fabienne aimerait ne plus être la femme de l'ombre sans pour autant se projeter dans une vie sous le même toit. Mais, elle ne l'a jamais dit à son amoureux pour ne pas le mettre dans une situation délicate et aussi parce qu'elle considère que sachant dès le départ qu'il était marié, elle n'a pas le « droit » d'attendre de lui autre chose que ce qui était là au début de leur relation. J'ai eu l'occasion de demander à André pourquoi il n'avait jamais quitté son épouse pour avoir une vie officielle avec Fabienne. À cette question, il m'a répondu simplement : « parce que Fabienne ne l'aurait pas voulu ». J'ai été surprise par cette réponse et j'ai insisté sur le thème en lui demandant si son amante lui avait dit explicitement qu'elle ne souhaitait pas qu'il rompe avec sa conjointe. Il m'a dit alors qu'elle ne lui avait pas exprimé les choses ainsi mais qu'il avait compris que Fabienne ne voulait pas d'une vie à deux et que cette situation convenait, d'après lui, parfaitement à la jeune femme qu'il pensait bien connaître. Pensait-il vraiment cela ou m'a-t-il donné cette réponse pour éviter un sujet épineux ? Je ne saurais le dire.

Ces hommes qui disent que la place de maîtresse est enviable ne semblent pas percevoir les enjeux sociaux et symboliques que supposent pour leur amante d'être la femme cachée. Ils ne comprennent pas pourquoi ces femmes voudraient « laver leurs chaussettes » ou les voir « se laver les dents le matin ». Ils ne perçoivent pas l'intérêt de cette vie à deux qu'ils expérimentent par ailleurs. Bien évidemment, ils n'entrevoient pas la possibilité d'une vie commune qui serait fondée sur un modèle moins traditionnel dans lequel ils laveraient leurs propres chaussettes et où les femmes seraient déjà parties travailler quand ils feraient leur toilette matinale. Le discours masculin vantant la « condition de maîtresse » n'est pas comme on pourrait le penser, « mauvaise foi » qui servirait leurs intérêts sexuels. De fait, leur expérience de couple ne leur laisse entrevoir aucun intérêt pour des femmes qu'ils voient comme « libres » et « autonomes » (mais néanmoins viscéralement attachées à eux et qui leur sont fidèles) de s'unir officiellement avec un homme, même pas avec eux.

Les hommes dont l'amante est en couple ont sensiblement le même discours. Mais, ils mettent plus souvent que les autres (ceux dont l'amante est « libre ») l'accent sur le fait qu'ils ne voient aucun intérêt à « changer de couple ». Ces hommes ont une vision aussi traditionnelle que les autres de la vie en ménage et ils pensent qu'après quelques mois ou années, le nouveau couple qu'ils formeraient avec leur amante tomberait dans les mêmes travers que leur couple actuel. D'une manière générale, les hommes menant une double vie n'ont pas

une vision du couple installé comme « couple amoureux » mais plutôt comme le pilier d'une famille. Ils ont aussi pour trait commun une représentation figée des rôles masculins et féminins ainsi que de leur propre destinée sentimentale et conjugale.

LE « STIGMATE DE LA PUTAIN »

UNE HANTISE FEMININE

« Il est 22 h 28, j'écoute d'une oreille France Inter, une émission sur les prostituées qui essaient de sortir de ce monde glauque. Magnifique émission, témoignages, avec des similitudes avec les maîtresses libres, dans le sens où on se sacrifie à l'autre, on donne le pouvoir à l'autre, on ne sait pas prendre réellement soin de soi, jusqu'au jour où... soudain... [cette femme fait ici référence implicitement à des échanges sur le blog encourageant les maîtresses d'hommes mariés à quitter ces derniers.] Et moi je me dis que trop souvent, pour discuter avec plein d'hommes sur un site de rencontres adultères, les maîtresses sont des « call-girls gratuites » pour eux... Or des putains (j'emploie ce mot avec beaucoup de respect et de tendresse) à l'ancienne, romantiques, comme dans les bordels avec dentelles et musique et hygiène garantie, mais franchement il faut que nous arrêtions de leur rendre la vie si facile aux hommes mariés... Enfin, nombre d'entre nous sommes sur la voie de la sérénité. (Propos recueillis sur le site Marié mais disponible, octobre 2014.)

Une autre femme écrivait, deux ans auparavant, sur le même site : « Pas de nouvelles pendant une ou deux semaines, rien de rien, puis tout à coup un SMS me demandant si je suis libre telle soirée. Je me fais l'effet d'être une escort girl (c'est plus joli comme nom que pute). » (Mars 2012.)

Que ce soit dans les entretiens ou sur les blogs, la crainte de tenir un rôle de prostituée auprès de l'homme qu'elles aiment revient souvent et constitue une source d'angoisse importante chez les femmes. Il n'est guère étonnant que cette question de la place de la maîtresse dans une telle configuration se pose en ces termes pour ces femmes qui n'ont pas choisi délibérément de « rester dans l'ombre ». En effet, la primauté explicite des rapports sexuels comme fondement des relations extraconjugales conduit les femmes à être particulièrement attentives à satisfaire sexuellement leur partenaire car depuis des siècles, les femmes ont intériorisé les désirs masculins et s'efforcent de les satisfaire (Knibiehler, 2002). Or, lorsque leurs « besoins » affectifs ne sont pas reconnus ou

satisfaits par l'homme, cette attention les renvoie symboliquement aux relations prostitutionnelles et génère un sentiment d'humiliation spécifique.

D'ailleurs, au fil du temps, les femmes, qu'elles soient mariées ou non, qu'elles aient d'autres partenaires sexuels ou non, proposent des sorties sans lien direct avec la sexualité à leur amant. Karine raconte ainsi avec une certaine tristesse que si elle ne proposait pas autre chose que des rendez-vous « pour coucher », ils ne feraient « que ça ». Elle explique qu'il était important pour elle que Gaël ne la voit pas uniquement pour avoir des rapports sexuels. Elle précise qu'avant d'accepter d'avoir un rapport sexuel avec lui, elle s'était assurée qu'il ne la prenait pas « pour une pute ». Pour tester la moralité de son amant, elle l'avait mis à l'épreuve en l'invitant plusieurs fois dans un appartement prêté par sa sœur, seul à seul, sans avoir de contacts charnels. Une fois rassurée sur le fait qu'il ne la fréquentait pas pour « s'amuser », elle avait accepté dit-elle des relations sexuelles avec cet homme.

Historiquement, le terme « maîtresse » renvoie à des formes de prostitution spécifiques, notamment en ce qui concerne le rapport financier explicite ou implicite entre les partenaires. Au cours des siècles, les hommes appartenant aux groupes sociaux dominants ont entretenu des maîtresses, se faisant souvent un devoir de les mettre à l'abri du besoin, qu'il s'agisse des favorites dans la société aristocratique ou des amantes et autres « danseuses » de la bourgeoisie émergente du XIX^e siècle. Une femme non mariée ayant des rapports sexuels avec un homme dont elle n'est pas « l'officielle » est considérée séculièrement dans nos sociétés comme « une pute ». Dans les configurations de genre que représentent les liaisons entre un homme marié et une femme célibataire, le « stigmatisme de la putain » pèse lourdement sur les représentations des deux sexes.

En effet, l'insistance systématique des hommes le respect qu'ils portent à leur amoureuse clandestine, le refus de certains d'avoir des relations sexuelles dans des hôtels ou d'utiliser le terme « maîtresse » par exemple, dénotent un malaise concernant la place de ces femmes. Cependant, tous les hommes soulignent les satisfactions sexuelles que leurs amantes leur procurent, certains expérimentent avec elles des pratiques nouvelles, jamais connues avec leur compagne ni avec d'autres partenaires. Sur les blogs, les hommes expliquent volontiers en détail les pratiques sexuelles qu'ils trouvent particulièrement excitantes (comme la fellation) qu'ils ont avec leur amante mais plus avec leur conjointe. D'autres font part de leur découverte de la sodomie et de leur plaisir à donner du plaisir de cette manière à leur partenaire. D'autres encore explorent non seulement des pratiques mais des univers de sexualité qui sont spécifiquement réservés à

l'amante : échangisme, usage de *sex-toys*, visionnage de films pornographiques à deux, pratiques sadomasochistes, etc. La sexualité adultère se décline selon un modèle pornographique qui se conjugue avec le modèle historique de la relation prostitutionnelle. Elle peut, plus ou moins ouvertement, transgresser les normes sexuelles qui régissent la sexualité conjugale de ces hommes mais, dans tous les cas, la sexualité avec l'épouse est différenciée de la sexualité avec la maîtresse par la disponibilité sexuelle de cette dernière et les possibilités d'exploration de pratiques et d'univers sexuels spécifiques.

Les tensions et affrontements que l'appropriation implicite du « stigmaté de la putain » implique dans les interactions entre les maîtresses et les hommes mariés sont renforcés par des différends entre des partenaires dont les « orientations intimes » diffèrent. En effet, si les maîtresses « libres » en souffrance semblent résolument s'inscrire dans un « modèle de sexualité conjugale », les hommes qu'elles aiment paraissent être plutôt dans un « modèle du désir individuel ». Celui-ci n'exclut ni les sentiments, ni la durée de la liaison, mais il est fondé sur une approche plus narcissique qu'altruiste de la relation avec la partenaire.

Plus que les amours officiels, l'amour adultère est bien travaillé par le prisme de la prostitution. « L'échange économique-sexuel » qui, selon l'anthropologue Paola Tabet (2004), s'étend de la passe à l'institution matrimoniale, est particulièrement saillant lorsque l'homme bénéficie d'une situation économique supérieure à la femme. Mais même dans les situations où les amants ont des ressources matérielles relativement proches, les usages en matière d'adultère conduisent souvent l'homme à payer notes d'hôtel et de restaurant. Lorsque leur maîtresse est célibataire, ils contribuent parfois à payer le loyer ou les vacances de celle-ci.

Toutes les femmes ne rejettent cependant pas explicitement l'assimilation qui peut être faite entre le rôle de maîtresse et celui de prostituée. Certaines femmes mariées revendiquent, sur des blogs, être les « putes de leur amant ». Elles expliquent sur Internet qu'elles l'assument et qu'elles en retirent de grandes satisfactions sexuelles. Elles narrent les moments érotiques (réels ou imaginaires) avec leur partenaire clandestin. Se distinguant ostensiblement et avec une certaine condescendance des femmes qui souffrent de n'être que « maîtresses », ces femmes se veulent libérées du carcan conjugal et dressent un tableau d'elles-mêmes comme étant sexuellement actives *mais* élégantes, intéressées par le sexe *mais* intelligentes ; amantes exceptionnelles *mais* qui n'ennuient pas les hommes.

J'ai rencontré deux femmes, Juliette et Sabrina, se présentant de cette manière : photos et récits érotiques étaient omniprésents sur leurs blogs aujourd'hui disparus. Lorsque j'ai fait la connaissance de chacune d'entre elles (séparément),

aucune ne portait les talons de 12 cm décrits dans les blogs, le maquillage, une tenue affriolante ou particulièrement féminine. Leur allure était celle de mères de famille que rien n'aurait distingué d'autres mères de familles de milieux sociaux intermédiaires. Je dois dire qu'après plusieurs échanges et la lecture de leurs récits sur Internet, je fus surprise par l'apparence de mes informatrices et par leurs discours (bien qu'aucune des deux n'accepta d'être enregistrée), où il était plutôt question des désillusions de leur mariage que de liaisons à haute teneur érotique. L'une et l'autre aimaient un homme marié qui « les faisait rêver », l'une et l'autre « caricaturaient » la prostitution sur Internet pour parler de cet « amour impossible ». Ce rapport à la séduction – où talons hauts, bas résilles, fellations, sodomies, mots crus et définition de soi comme « putain » sont revendiqués – a été analysé par la sociologue Catherine Deschamps comme « l'adjuvant du désir de femmes lors de rapports de séduction non officiellement monétarisés » (2011, p. 396). Le discours de ces blogueuses se caractérise aussi par le fait qu'elles disent, plus souvent et plus systématiquement que les autres, aimer leur conjoint et leur amant :

Je ne suis pas qu'une infidèle, je préfère dire polyamoureuse. J'aime deux hommes depuis longtemps, même si la définition du polyamour voudrait que tous les partenaires soient au clair... Mais, j'ai aimé mon amant et pas au détriment de l'amour pour mon mari. Ce n'est ni de la simple tendresse, ni de l'attachement mais bien des sentiments amoureux que je porte à mon mari. (Sabrina, novembre 2013.)

Sabrina tenait un blog érotique dans lequel elle revendiquait une lignée féminine avec les favorites, illustrant ses propos avec des photos érotiques évoquant la luxure des courtisanes d'antan. Dans ses écrits, l'érotisme et le désir de son amant pour elle étaient sans doute largement amplifiés par rapport à la réalité. Cependant, au cours de notre discussion, elle a beaucoup insisté sur l'idée que la « place » qu'elle tenait auprès de son amant la comblait et qu'elle se voyait comme une femme ayant une vie exceptionnelle. Quelques mois après notre entrevue, l'amant de Sabrina rompait avec elle, argumentant qu'il voulait vivre d'autres aventures sexuelles. Sabrina m'écrivit un message où elle disait beaucoup souffrir de la fin de cette liaison qui avait duré un peu plus de dix ans. Elle ne pensait pas que cela pouvait lui arriver car elle avait tout fait pour qu'il ne la quitte pas : elle ne lui avait jamais rien demandé, elle avait été toujours disponible, elle l'avait soutenu, il avait toujours été là pour elle, leur lien lui semblait inaltérable. Après plusieurs semaines, Sabrina révisa cependant leur séparation sous un angle romantique : elle m'expliqua que son amant s'en était

allé comme un passant s'en va, qu'il n'y avait pas eu de heurts entre eux, tout était beau, même la séparation. Je n'eus plus d'échanges avec elle.

J'ai rencontré Juliette lors d'un après-midi de printemps, dans une ville située entre Lyon et Montpellier. Sur son blog, elle expliquait comment elle séduisait les hommes ; aucun ne semblait lui résister : ni amis, ni collègues, ni voisins. Elle racontait sa liaison avec un homme qu'elle aimait sans pour autant vouloir quitter son mari qu'elle disait aimer aussi. Ses récits érotiques étaient très travaillés, les mises en scènes décrites avec soin. À la lecture de ses billets, on imaginait une femme « double », à la fois « mère de famille respectable » et « vamp ». J'entrepris une correspondance avec elle et lui expliquais mon travail. Au bout d'un an, elle me proposa de la rencontrer. Je vis alors une femme plutôt petite, sans maquillage, portant des vêtements ordinaires et des chaussures plates. Son apparence m'étonna. Nous parlâmes un peu, elle ne se livra quasiment pas. Elle me dit qu'elle avait bien un amant depuis deux ans mais qu'elle était surtout malheureuse avec son mari. Je n'eus plus de nouvelles de Juliette après cette entrevue et elle ferma son blog.

Sur les blogs et les forums dédiés aux relations extraconjugales, qu'elles la revendiquent ou qu'elles la fuient, l'image de la putain est omniprésente dans le discours des femmes ou sur les femmes. Selon les entretiens, la durée de la relation, loin d'atténuer le sentiment d'être fréquentée « seulement pour le sexe » comme on pourrait le penser, tend plutôt à l'accroître, avant qu'une séparation ou une reconfiguration de la relation ne vienne l'atténuer. En effet, la peur d'être prise pour une putain par son amant n'est pas immédiate. Les premiers temps d'une liaison amoureuse signifient souvent, pour les femmes, l'amorce d'une possible nouvelle conjugalité. Durant les premiers mois de la relation, la focalisation de celle-ci sur une sexualité torride est interprétée comme un effet de la passion amoureuse. Ce n'est qu'après plusieurs mois, voire une première année, que les femmes commencent à questionner le sens de la relation. Pendant une période relativement longue (quelques mois ou quelques années), le spectre de la relation prostitutionnelle les hante. Il s'agit de périodes de négociations implicites ou explicites sur l'orientation de la liaison. Si la relation extraconjugale s'installe en tant que telle, pour elle-même, et que les femmes concernées renoncent à l'officialisation, une recomposition des représentations et des pratiques s'opère le plus souvent, qui donne une certaine place à des rendez-vous qui ne sont pas directement orientés vers la sexualité.

CONSETEMENTS, ARRANGEMENTS ET RESISTANCES FEMININS

Généralement, les hommes annoncent dès les premiers jours de la relation à leur amante mariée qu'ils ne quitteront pas leur épouse. Jeanne, une femme mariée de 90 ans qui a eu un amant marié, dont la relation a duré 40 ans et n'a cessé qu'avec le décès de l'amant, m'a expliqué que dès le début de leur liaison, l'homme dont elle était tombée amoureuse lui avait assuré qu'il ne quitterait pas son épouse. Elle dit l'avoir accepté et ne plus jamais être revenue sur cette question.

Alors, son épouse, c'était sa cousine. Il était marié avec sa cousine. Donc, il était avec elle depuis toute sa vie. Donc, sa cousine, c'était quelqu'un... D'ailleurs, je la connais. C'est une personne très intelligente et puis qui devait l'adorer, je pense. [...] Il m'avait dit tout de suite – sa femme s'appelait Lucie – : « Je ne me séparerai jamais de Lucie. » Ça, je me l'étais mis dans la tête. (Jeanne, ancienne institutrice, deux enfants, mariée quand elle a connu son amant et ayant quitté son mari après 15 ans de relation avec ce dernier, elle a fréquenté son amoureux clandestin durant 40 ans, été 2010.)

Il semblerait ainsi que l'inscription irrévocable de la relation dans la clandestinité relève systématiquement d'un positionnement masculin. La marge de manœuvre des femmes consiste alors à choisir entre poursuivre la relation selon les conditions fixées par l'amant ou bien y mettre fin. Face à ce dilemme, celles dont j'ai recueilli les discours ont toujours préféré poursuivre tout en imaginant, pour la plupart, que le pacte initial pourrait être révisé ultérieurement. Rare sont les femmes, en effet, qui ont pris au sérieux l'immutabilité annoncée de la relation avec leur amant. Seules les femmes âgées que nous avons rencontrées, qui ont connu leur amant à une époque où le divorce était moins courant qu'aujourd'hui, ont immédiatement intégré l'idée que leur amant ne quitterait pas sa femme. Elles ont aussi, plus rapidement que les femmes des générations plus jeunes, inscrit volontairement leur liaison dans la durée, demandant, en contrepartie de l'ombre, une attention de la part de l'homme supposant une disponibilité conséquente, des contacts quotidiens et l'expression du sentiment amoureux à travers un comportement romantique. Par exemple, Luce avait fait savoir à son amant qu'elle aimerait recevoir des fleurs régulièrement et Jeanne avait demandé au sien qu'il la présente comme son amoureuse dans le cercle restreint de leurs amis communs, duquel était exclue l'épouse.

Pour les femmes plus jeunes, la situation se présente de manière différente. Elles ne sont pas aussi spontanément disposées à renoncer à l'idée d'un avenir officiel avec leur amant, le divorce de celui-ci leur apparaissant comme une possibilité

raisonnablement envisageable. Or l'installation dans la durée se fait avec les mêmes contraintes masculines initiales que pour leurs consœurs plus âgées : si le divorce s'est généralisé et que des hommes élèvent seuls leurs enfants, ceux avec lesquels elles se lient ne sont pas plus disposés que leurs aînés à mettre fin à leur couple officiel.

L'histoire d'Anne est significative à ce sujet. Cette femme divorcée de 47 ans, avec laquelle j'ai eu de longs échanges pendant deux ans, a commencé une liaison avec *Laurent* (chef de clinique, 49 ans, marié, trois enfants) qu'elle a rencontré dans un congrès de médecine, lorsqu'elle avait 40 ans et qu'elle était encore mariée. Les amants avaient connu chacun de leur côté des « aventures » avant de se rencontrer. Mais leurs sentiments les ont projetés dans une histoire au long cours. Après quatre ans de relation passionnée clandestine, Anne a divorcé car « elle ne supportait plus d'embrasser sa fille le soir, comme si de rien n'était ». Elle n'a pas dit à son mari qu'elle avait un amant, elle a avancé le fait que ses sentiments pour lui étaient éteints. Elle espérait que Laurent quitte à son tour son épouse mais il n'en a rien fait. Ils ont pourtant continué de se fréquenter, « ne pouvant se séparer ». Anne avait néanmoins le sentiment de s'être faite gruger et les disputes et ruptures avec son amoureux sont devenues fréquentes. Deux ans après son divorce, Anne a décidé de quitter *Laurent*. Elle lui en voulait d'avoir toujours donné des signes d'un avenir commun possible, de l'avoir laissée quitter son conjoint comme si cela ne le concernait pas, d'avoir passé des week-ends et des petites vacances avec elle et sa fille sans jamais avoir eu l'intention véritable de s'engager avec son amante.

Elle a alors rencontré un homme sans engagements, Sébastien (54 ans, avocat, divorcé, deux enfants), avec lequel elle a engagé une relation qui l'a comblée durant les premiers mois. Elle éprouvait de nouveau les plaisirs d'une relation licite : sortir sans se cacher, se téléphoner sans règles de discrétion à respecter, fréquenter la famille et les amis ensemble... Et avoir des rapports sexuels au domicile de l'homme ! Mais cette liberté retrouvée a été abandonnée de nouveau quelques mois plus tard, lorsque *Laurent* est réapparu dans la vie d'Anne. Il lui a dit qu'il voulait vivre avec elle mais qu'il ne parvenait pas à se décider. Elle a pensé alors que « tout redevenait possible ». Rapidement, ils ont repris leur liaison, de manière plus intense encore qu'autrefois. Laurent a organisé un voyage en Italie avec Anne, des week-ends à la montagne avec elle et sa fille, des sorties et des nuits ensemble. Anne a alors quitté Sébastien sans toutefois lui donner la véritable raison de sa rupture. Mais progressivement, Laurent s'est montré moins présent, moins attentionné et le projet d'une vie avec Anne a été

repoussé de nouveau, à jamais. Anne décida alors de cesser toute relation privée et intime avec Laurent.

Trois ans après son divorce, Anne a finalement repris son histoire avec Sébastien. Elle dit que cette relation ressemble à celle qu'elle avait avec son mari, qu'elle n'est pas amoureuse de son partenaire officiel mais que cela lui permet d'être moins dépendante de Laurent. Elle a poursuivi sa liaison avec celui-ci. Elle le présente comme l'homme de sa vie et elle est convaincue qu'un jour, ils mèneront une vie merveilleuse ensemble. Elle ajoute que, de la même manière qu'elle s'est battue pour avoir sa fille (elle avait des problèmes d'infécondité) alors que tout lui monde lui disait qu'il n'y avait plus d'espoir de grossesse, de même sa vie avec Laurent est l'autre combat de sa vie, celui auquel personne ne croit, sauf elle. Le récit d'Anne en 2013 est marqué par le modèle romantique de l'amour mais il est aussi le récit de la recomposition d'une configuration de vie extraconjugale, avec la mise en place d'une union officielle permettant de « tenir » la relation clandestine. La représentation idéalisée de l'amour sur laquelle se fondent ces relations cachées est celle de l'amour romantique : absolu, autosuffisant, exclusif, intemporel et unique, avec en outre l'obstacle que représente le mariage de l'homme pour aboutir (enfin) à la « véritable » union. La mise à l'épreuve du lien entre les amants ne fait d'ailleurs que consolider le sentiment de vivre un « grand amour » qui doit franchir des obstacles conséquents avant de s'épanouir pleinement.

Mais l'amour ne résiste pas à tout. Anne a continué de souffrir des comportements de *Laurent* qui la comblait quand il était avec elle et la laissait angoissée et frustrée quand, pendant plusieurs jours, il ne la contactait pas. Le va-et-vient d'une relation qui passait de rencontres torrides à des temps sans contact, conduisit finalement Anne à faire appel à l'aide d'un psychologue. Progressivement, la vision qu'Anne portait sur sa relation changea. Elle commença à se percevoir comme une femme maltraitée émotionnellement par son amoureux, à concevoir qu'elle autorisait implicitement l'homme qu'elle aimait à avoir un comportement irrespectueux envers elle. Peu à peu, elle devint moins tolérante face aux silences et aux distances de Laurent, moins angoissée également à l'idée de le perdre. En 2014, elle le quitta.

« J'ai pris une porte dans la gueule. Ma famille a explosé en plein vol, il n'en a rien eu à foutre ni quand c'est arrivé, ni après. Il a continué à vivre avec sa femme sous prétexte qu'un divorce conduirait ses enfants à l'échec scolaire ! [Rire sarcastique.] Ses enfants sont dans des grandes écoles, ils ont plus de 20 ans aujourd'hui ! Ses enfants sont des fils à papa. Il n'y a que l'image qui compte dans cette famille : les voyages lointains qu'on raconte aux copains, le

classement scolaire des enfants, la couleur de la façade de leur maison, la marque des voitures, la silhouette de madame, le golf de monsieur... J'ai renié toutes mes valeurs avec Laurent. J'ai fini par aimer ce que je n'aimais pas, tout ce qui n'était pas moi. Je viens d'un milieu modeste, même si aujourd'hui, je gagne très bien ma vie. Mon mari était dans le social. *Laurent*, c'est un mec qui ne marche qu'à l'argent. [*Est-ce que tu penses que tu aurais quitté ton mari si tu n'avais pas rencontré Laurent ?*] Non. Non, je ne l'aurais pas quitté. C'est un mec bien, on s'entendait bien... Bon, aujourd'hui, avec le recul, quand je le revois [son mari], je le trouve vieilli et ennuyeux. Il n'était déjà pas très dynamique, ni amusant quand on était ensemble, ce qui était un vrai contraste avec *Laurent* qui était lui, très sûr de lui, entreprenant, sociable... Mon mari, aujourd'hui, ne me plairait plus, mais il aurait peut-être évolué autrement sans le divorce. Qui sait ? Mais sans Laurent, à cette époque, je ne l'aurais pas quitté. [...]

Si je pouvais, j'aimerais dire à toutes les femmes qui vivent ça qu'elles arrêtent ! Les prévenir que c'est une arnaque, une perte de temps ! Moi, aujourd'hui, je considère que c'est une perte de temps... Un château de sable. Qu'est-ce qui me reste de mon histoire avec Laurent ? Quand je vois son nom apparaître sur mon portable, je le regarde avec indifférence et je ne réponds pas. Pendant plus de six ans, j'ai couru pour passer quelques heures avec lui. Je suis allée au bout du monde pour lui. Une année, il est parti aux États-Unis pour son travail et j'ai dit chez moi que j'avais un congrès de médecine là-bas et je l'ai rejoint. J'organisais mes rendez-vous professionnels en fonction de son planning ! Une fois, il est allé voir un voyant pour savoir si nous allions vivre ensemble !!! [Rires.] Comme si la décision ne lui appartenait pas ! Je l'ai trouvé pathétique. Mais j'ai continué... Pourquoi ? Comment ? Je ne sais pas mais, sincèrement, ces histoires, ça ne vaut pas la peine. Ces hommes, ils peuvent te dire à midi qu'ils t'aiment et le soir dire la même chose à leur femme. On ne peut rien construire avec des hommes comme ça. (Anne, automne 2014.)

L'histoire de Nathalie nous montre comment les femmes « s'arrangent » dans de nombreux cas avec les résistances masculines à l'officialisation de la relation clandestine. Cette femme vit au sein d'un couple libertin, mais elle est tombée amoureuse de l'un de ses amants, qui est aussi son collègue de travail. Afin de ne pas le perdre, elle a consenti à renoncer, durant un temps du moins, à tout ce à quoi elle tenait dans sa relation secrète : conversations, restaurants, discussions autour de passions communes, etc. Les amants ont en effet conclu une sorte de pacte qui prévoit qu'ils aient, une à deux fois par semaine, une relation sexuelle.

Le reste du temps, bien que travaillant dans les mêmes bureaux, ils n'ont pas de contacts personnels. Au moment où Nathalie me parlait de cette nouvelle tournure prise par son histoire d'amour secrète, elle se disait malheureuse mais trop amoureuse pour rompre. La jeune femme expliquait en outre qu'elle concédait à la réorientation de la relation parce qu'elle aimait son amant mais que sexuellement, sans tendresse ni affection, la sexualité avec lui ne la satisfaisait pas car, nous disait-elle, sa vie « libertine » la comblait amplement en ce domaine.

Ce cas de figure n'est pas unique. Il semble même s'agir de l'une des réorientations habituelles des relations fortement dissymétriques du point de vue des attentes et des implications affectives des partenaires. Ce type de pacte semble permettre aux hommes concernés de se libérer de leur sentiment de culpabilité en différenciant explicitement les « sentiments » du « sexe », autrement dit en traçant une frontière symbolique et psychique claire entre l'épouse et la maîtresse. En opérant ainsi, ils accèdent au pouvoir d'assignation des places des femmes dans leur vie, exerçant un contrôle strict et puissant sur les attentes et les demandes de leurs amantes. Certains vont jusqu'à interdire à leur maîtresse d'exprimer ses sentiments à leur égard sous peine de les quitter.

Christine est dans cette situation. Elle a 50 ans, est mariée depuis 30 ans, et entretient une relation extraconjugale avec le même homme depuis plusieurs années. Rencontrée sur un blog, elle m'explique anonymement et seulement par courrier électronique son histoire :

« Il y a quinze jours, j'ai dit à cet homme [son amant] que je l'aimais. Je savais, en lui disant cela, qu'il pouvait me quitter. À la suite de ma déclaration, il m'a dit que maintenant on devrait espacer nos rencontres. Il m'a dit que je comptais pour lui mais qu'il ne voulait pas être amoureux de moi, ni gérer une relation compliquée. Je pense que pour les hommes, il faut que ce soit facile ». (Message envoyé en avril 2012.)

Les femmes mariées qui consentent à exclure de leur relation les dimensions affectives disent en souffrir. Cela se traduit le plus souvent par le fait qu'elles autocensurent l'expression de leurs sentiments envers leur amant et s'interdisent d'attendre explicitement des manifestations d'amour de la part de celui-ci. Un sentiment d'humiliation issu du « stigmate de la putain » s'empare aussi parfois d'elles mais moins violemment que pour les femmes célibataires, semble-t-il, comme si le mariage les préservait en partie d'une représentation négative d'elles-mêmes liée au modèle de la relation prostitutionnelle. Ces situations

peuvent être interprétées à la lumière des analyses féministes qui soulignent la violence des rapports amoureux entre hommes et femmes dans lesquels les femmes se trouveraient en tension entre l'idée que l'amour est magnifique (et mérite tous les sacrifices) tout en étant une source de souffrance et d'humiliations. Simone de Beauvoir, dans le *Deuxième sexe*, écrivait que les femmes en venaient ainsi à aimer l'humiliation dans l'amour.

Cela dit, des femmes inscrites dans ce type de relations mettent parfois en place une stratégie de résistance à la souffrance amoureuse en trompant leur amant. Elles transgressent la norme d'exclusivité sexuelle à laquelle elles tiennent pourtant, pour (re)trouver, disent-elles, une certaine estime d'elles-mêmes, une maîtrise de soi, et échapper partiellement à la souffrance que génère chez elles l'indifférence émotionnelle revendiquée de leur amant. Christine, à qui son amant interdit tout épanchement affectif, fait partie de ces femmes. Après un an et demi de relation, elle s'est inscrite sur un site de rencontres, à l'insu de son amant, et a commencé à fréquenter d'autres hommes. Elle affirme ne pas aimer ces « hommes de passage » et ne pas avoir tant de plaisir sexuel avec eux. Cependant, elle explique que la fréquentation d'autres hommes lui permet d'être moins dépendante de son amant. Le conjoint ne tient pas, pour ces femmes, le rôle d'un homme qui pourrait contrecarrer leur attachement, jugé excessif, à leur amant.

Aucune femme rencontrée ou lue, quelle que soit sa situation affective, ne m'a dit s'être tournée vers son mari pour rééquilibrer une relation extraconjugale perçue comme dissymétrique car l'amant interdirait les sentiments (ou du moins leur expression). Quand ces femmes rompent, même provisoirement, avec l'exclusivité sexuelle qu'elles dédient à leur amant, elles cherchent un autre homme que leur mari. L'explication de cette logique ne réside pas complètement dans des interprétations courantes qui pourraient être faites de la sexualité conjugale des femmes. Si les femmes ne cherchent pas à se défaire de l'emprise de leur amant ou même à se venger de lui en retournant dans les bras de leur mari ou en y retournant plus souvent et plus passionnément, ce n'est pas parce que ce dernier ne pourrait pas rivaliser sexuellement avec l'amant.

Celui-ci ne se positionne pas en référence à un rôle d'époux qu'il envierait ; il se positionne comme un partenaire sexuel et affectif idéal et unique. En conséquence, une forme de libération de l'emprise affective exercée par l'amant est trouvée par certaines femmes dans le recours à d'autres amants, choisis pour les plaisirs sexuels et la jouissance. Jouir avec un autre homme que son amant ou son mari représente ainsi, dans les configurations étudiées, une forme de

libération subjective de l'assujettissement que la condition d'épouse et de maîtresse suppose pour des femmes dont l'amant assoit trop fortement son pouvoir. Les « amants de substitution » apportent à ces femmes une certaine sérénité, dans la mesure où elles se déprennent quelque peu de ce qu'elles nomment « leur dépendance » à leur amant (qui se traduit souvent par des attentes insoutenables de rendez-vous, d'appels téléphoniques, de messages électroniques, etc.).

AU BONHEUR DES MAÎTRESSES?

Le clivage ressenti par les femmes provoque des sentiments divers chez les maîtresses d'hommes mariés. Les hommes inscrits dans ce type de relations sont eux-mêmes souvent surpris qu'une femme accepte de tenir, pour eux, le rôle de maîtresse. Cet étonnement est cependant empreint d'une certaine fierté. Cette déclaration de Christophe (cadre supérieur, 48 ans, marié depuis plus de vingt ans, deux enfants) nous éclaire sur le fait que ces hommes ne pensent pas, le plus souvent, qu'être leur maîtresse soit valorisant : « Je rêvais depuis longtemps d'avoir une relation comme celle-ci avec une femme mais je ne pensais pas que cela pourrait réellement arriver, je ne voyais pas ce qu'une femme pourrait me trouver pour accepter une relation cachée. » (Christophe, printemps 2013.) Charles, quant à lui, est encore étonné par l'attention que Marta, sa maîtresse, a porté à leur relation durant six ans : « Je ne comprenais pas comment on peut accepter d'être juste la maîtresse de quelqu'un pour le reste de sa vie. Je ne comprenais pas. On a eu beaucoup de discussions mais je ne comprenais pas. » (Charles, été 2014.)

La perplexité des hommes face à l'acceptation du rôle de maîtresse fait écho au désarroi, aux souffrances morales ou psychologiques des femmes concernées. Bien entendu, certaines femmes mariées se disent heureuses et satisfaites, comme les hommes, de ne pas avoir à réviser leur situation familiale tout en vivant une relation amoureuse qu'elles n'ont pas ou plus avec leur mari. Cependant, le « bonheur dans l'infidélité » n'est pas immédiat, à la différence de ce qui se passe pour les hommes. Il est le fruit d'un long processus d'adhésion à des normes amoureuses, sexuelles et conjugales que leurs amants ont, eux, incorporées précocement, au cours de leur socialisation en tant qu'hommes, avec lesquelles les femmes composent tout en s'efforçant d'ignorer ou de combattre pour elles-mêmes et contre leur amant, le clivage des femmes qu'il suppose. En revanche, je n'ai pas entendu ou lu le sentiment d'un grand bonheur chez les femmes célibataires d'être depuis longtemps la maîtresse d'un homme marié. Certaines

femmes « libres », dont la relation avec « leur homme » est satisfaisante en termes affectifs et qui se disent heureuses d'avoir cet homme « pour homme de leur vie », ne disent pas pour autant qu'être « la femme de l'ombre » est à la source d'un sentiment positif. Elles composent avec, mettant les sentiments et le lien au-dessus de la situation.

Cela étant dit, si les hommes affirment souvent ne pas comprendre comment une femme peut rester durablement leur maîtresse, ils pensent que cette dernière a fait ce choix délibérément et est heureuse dans cette situation. Plusieurs hommes dont l'amante est libre m'ont dit ou ont écrit que, s'interrogeant sur les motivations de leur amoureuse, ils étaient arrivés à la conclusion que cette dernière ne voudrait pas, au fond, devenir leur compagne légitime car ils pensaient que ce statut de non épouse présentait de nombreux avantages dont ils étaient certains que leur maîtresse avait conscience. La seule explication possible pour les hommes de l'acceptation du rôle de maîtresse par les femmes qu'ils aiment n'est pas l'amour mais bien les avantages de l'absence d'obligations conjugales qu'offre, selon eux, cette position.

Les demandes d'officialisation de la relation clandestine de la part des maîtresses de ces hommes ne remettaient d'ailleurs pas en question la conviction (ou auto-justification) que le « véritable désir » de leur maîtresse était de jouir des bons moments sans avoir à supporter le partage du quotidien et les affaires domestiques avec eux. Fabienne, une femme de 42 ans, célibataire, sans enfants, maîtresse d'André, un homme de 61 ans, depuis onze ans m'a souvent assuré qu'elle était heureuse dans cette situation et qu'elle ne voulait surtout pas contribuer à briser la famille de l'homme qu'elle aimait. Pourtant, elle ne se cache pas de son animosité envers l'épouse d'André, ni de la tristesse profonde qu'elle éprouve quand il est malade et qu'elle ne peut aller à son chevet ou même prendre de ses nouvelles. Elle n'a jamais vraiment écarté de son esprit le rêve d'une vie de couple non-cohabitant mais ne se cachant plus. Fabienne aimerait ainsi ne plus être la femme de l'ombre, sans pour autant se projeter dans une vie sous le même toit. Mais elle ne l'a jamais dit à son amoureux pour ne pas le mettre dans une situation délicate et aussi parce qu'elle considère que, sachant dès le départ qu'il était marié, elle n'a pas le « droit » d'attendre de lui autre chose que ce qui était là au début de leur relation.

J'ai eu l'occasion d'avoir une conversation informelle avec André. Celui-ci n'a pas souhaité me rencontrer pendant plus d'un an, alors que Fabienne lui avait transmis mon souhait de l'interviewer. André considère que ces « affaires-là » n'ont pas à être rendues publiques, que faire de la sociologie sur cette question est

une forme d'indécence et enfin que sa vie et son histoire ne regardent personne. Pourtant, étant donné mes échanges réguliers avec Fabienne, il semble que la curiosité d'André ait été attisée. Peut-être aussi a-t-il préféré donner sa version dans une situation dont il savait qu'il ne maîtrisait pas ce qui était dit à son propos. J'ai ainsi pu discuter avec cet homme pendant plusieurs heures, mais il a refusé l'enregistrement de l'entretien et la prise de notes, comme d'autres hommes.

Nous avons passé un après-midi à parler, d'abord en présence de Fabienne, puis sans elle. Nous étions convenus de cette organisation de l'échange. Durant la première partie de la conversation, le discours était tourné vers leur histoire d'amour et il concordait avec celui de Fabienne. Bien évidemment, des éléments de la vie précédant la rencontre avec cette dernière ne m'étaient pas connus mais dans l'ensemble, il y avait une correspondance claire entre les deux discours, facilitée, évidemment par la coprésence des deux protagonistes. Quand Fabienne nous a laissés seuls, le discours d'André sur ses sentiments envers elle et l'absence de sentiments envers sa femme n'a pas changé. Cependant, à l'occasion de ce tête-à-tête, je lui ai demandé pourquoi, depuis onze ans, il n'avait jamais quitté son épouse pour faire sa vie officiellement avec Fabienne. À cette question, il m'a répondu simplement : « Parce que Fabienne ne l'aurait pas voulu. »

J'ai été surprise par cette réponse et j'ai insisté, lui demandant si son amante lui avait dit explicitement qu'elle ne souhaitait pas qu'il rompe avec sa conjointe. Il m'a répondu alors qu'elle n'avait pas exprimé les choses ainsi mais qu'il avait compris que Fabienne ne voulait pas d'une vie à deux, et que cette situation convenait, d'après lui, parfaitement à la jeune femme qu'il pensait bien connaître. Il a ajouté que cela aurait été trop compliqué de quitter sa femme pour son amante car ils vivent dans une petite commune où il connaît beaucoup de monde et la différence d'âge entre lui et Fabienne aurait « fait jaser ». Il m'a dit que pour vivre au grand jour son amour avec Fabienne, il aurait fallu qu'ils déménagent et que, ni lui ni elle n'étaient prêts à franchir ce pas. Pensait-il vraiment cela ou m'a-t-il donné cette réponse pour éviter un sujet épineux ? Je ne saurais le dire. Cependant, Fabienne n'a jamais désiré qu'André reste avec son épouse. Elle a seulement souhaité ne pas perturber sa vie familiale et rester, d'une manière ou d'une autre, auprès de lui.

L'idée que les femmes célibataires sont heureuses de leur situation, que celle-ci est même enviable est présente dans l'esprit de nombreux hommes et prend appui sur les récriminations qu'ils entendent envers les hommes chez eux ou chez d'autres couples de leur connaissance : être la maîtresse libre d'un homme

marié est, dans l'esprit de ces hommes, avant tout « être libre ». Ils ne perçoivent absolument pas les enjeux de place que cela suppose pour les femmes, ce que signifie socialement ou symboliquement être une femme de l'ombre. Ils ne comprennent pas pourquoi ces femmes voudraient « laver leurs chaussettes » ou les voir « se laver les dents le matin ». Ils ne perçoivent pas l'intérêt de cette vie à deux qu'ils expérimentent par ailleurs et bien évidemment, ils n'entrevoient pas la possibilité d'une vie commune qui serait fondée sur un modèle moins traditionnel, dans lequel ils laveraient leurs propres chaussettes et les femmes seraient déjà parties travailler quand ils feraient leur toilette matinale.

Ce n'est pas seulement, comme on pourrait le penser, une mauvaise foi qui servirait leurs intérêts sexuels qui donne à penser à certains hommes que leurs maîtresses, qu'ils aiment, sont « bien là où elles sont », et que devenir leur épouse est un projet peu enviable. De fait, leur expérience de couple ne leur laisse entrevoir aucun intérêt, pour des femmes qu'ils voient comme libres et autonomes (mais néanmoins viscéralement attachées à eux et qui leur sont fidèles), de s'unir officiellement avec un homme, pas même avec eux.

Les hommes dont l'amante est en couple ont sensiblement le même discours. Mais ils expliquent plus souvent que les autres (ceux dont l'amante est « libre ») qu'ils ne forment pas un couple officiel avec leur maîtresse car ils ne voient pas l'intérêt à « changer de couple ». Ces hommes ont une vision aussi traditionnelle que les autres de la vie en ménage et pensent qu'après quelques mois ou années, le nouveau couple qu'ils auraient formé avec leur amante tomberait dans les mêmes travers que leur couple actuel. D'une manière générale, les hommes menant une double vie ne voient pas le couple installé comme un « couple nécessairement amoureux » mais plutôt comme pilier d'une famille. Ils ont aussi pour trait commun une représentation figée des rôles masculins et féminins ainsi que de leur propre destinée sentimentale et conjugale.

CONCLUSION

Dans notre culture les histoires d'amours adultères tiennent une place de choix : Tristan et Iseult, Guenièvre et Lancelot sont des figures emblématiques des amours contrariées mais il s'agit toujours du mariage de l'amante. L'homme est libre et libère (parfois par la mort) son aimée des chaînes d'un mariage imposé. Ce modèle de l'amour courtois intègre l'image d'une épouse « mal mariée », il conçoit plus difficilement un homme prisonnier de son mariage. Les stéréotypes de la féminité admettent en effet l'absence de choix de la femme et la nécessité qu'un homme fasse le travail de libération pour elle. En revanche, le modèle

dominant de masculinité selon lequel sont socialisés la plupart des hommes ne s'accorde pas avec l'image d'un homme dépendant de son épouse. Il implique le « gouvernement de soi » et le « gouvernement des autres ». D'ailleurs, dans la littérature traditionnelle et dans l'imaginaire collectif, lorsque des hommes s'écartent de leurs responsabilités pour une femme, on les imagine ensorcelés ou manipulés par une puissance féminine malfaisante. La prise en compte du genre dans l'élaboration la vie amoureuse clandestine met en évidence des ambivalences masculines d'une part et d'autre part des souffrances et résistances féminines dans la poursuite d'une relation amoureuse fondée prioritairement sur le « clivage des femmes » propre au système de genre et renforcé dans l'organisation des unions hétérosexuelles hors du couple officiel. Les femmes cultivent des jardins secrets, entre souffrances et satisfactions, en équilibre précaire sur la ligne de crête qui sépare les « mauvaises femmes » des « femmes vertueuses » et nourrissant la relation de la culture conjugale. Les hommes, eux, détiennent les clefs des jardins dont ils délimitent le périmètre, les possibilités de transformation et surtout qu'ils ferment aux regards extérieurs, le secret garantissant l'étanchéité entre leur vie officielle et leur vie clandestine.

REFERENCES

- ARNAUD S. 2007. « Analyse économique du droit au respect de la vie personnelle : application à la relation de travail en France », *Revue internationale de droit économique*, tome XXI, n°2, p. 129-156
- BAJOS N., M. BOZON. 2008. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte.
- BELTZER N., M. BOZON. 2006. « La vie sexuelle après une rupture conjugale. Les femmes et la contrainte de l'âge », *Population*, n°4 Vol. 61, p. 535-551.
- BERGER P., KELLNER H. 2007 [1964], « Le mariage et la construction sociale de la réalité », *Idées*, n°150, décembre 2007, p. 57-67
- BOURDIEU P. 1986. « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, p. 69-72.
- CORBIN A. 1987. « Coulisses », dans Michelle Perrot, Philippe Ariès & Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, 4. *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, « L'Univers historique », p. 410-611.
- COSSART P. 2004. « Les juristes en réaction contre le désordre conjugal des masses : la "crise du mariage" en débat (1900-1940) », *Histoire Sociale/Social History*, vol. 37, n° 74, p. 229-261.

- DEMAZIERE D. 2007. « Quelles temporalités travaillent les entretiens biographiques rétrospectifs ? », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n°93, p. 5-27.
- FLANDRIN J-L. 1982. « La vie sexuelle des gens mariés dans l'ancienne société », *Communications*, n°35, p. 102-115.
- FREUD S. 2014 [1905], *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- GARCIA M-C. 2016, *Amours clandestines. Sociologie de l'extraconjugalité durable*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- HALL E.T. 1971 [1966], *La dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil.
- HAUSER J. 2005. « La notion juridique de couple en question », *Informations sociales*, n°2, p. 16-27.
- KNIBIEHLER Y. 2002., *La sexualité et l'histoire*, Paris, Odile Jacob.
- LALANDE A. 2002. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF.
- LEMOINE-LUCCIONI E. 1976. *Partage des femmes*. Paris, Seuil.
- LE VAN C. 2010. *Les quatre visages de l'infidélité en France. Enquête sociologique*, Paris,
- NAGUY V. 2005. « L'adultère, miroir du mariage Les trois niveaux du devoir de fidélité », *Informations sociales* n°2, p. 76-83.
- PHETERSON G. 2001 [1996]. *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.
- RIGAUX F. 1990. *La protection de la vie privée et des autres biens de la personnalité*, Bruxelles-Paris, Bruylant-L.G.D.J.
- ROUGEMONT (de) D. 1972 [1938], *L'amour et l'Occident*, Paris, Plon.
- ROUSSEL L. 1980. « Mariages et divorces. Contribution à une analyse systématique des modèles matrimoniaux », *Population*, n°6, Ined, p. 1025-1040.
- SINGLY (de) F., VATIN F. 2000. « Avoir une vie ailleurs : l'extra-conjugalité » dans *Libre ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, sous la dir. F. de Singly (sous la direction de), Paris, Nathan, 2000, p. 195-218.
- TABET P. 2004. *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan.
- THOMAS W. I., D. SWAIN THOMAS. 1928. *The Child in America : Behavior Problems and Programs*, New York, Alfred A. Knopf.
- WESTIN A.F. 1967. *Privacy and Freedom*, New York, Atheneum.

Recibido: 1 de junio de 2016

Aceptado: 31 de agosto de 2016

Marie-Carmen Garcia est sociologue, Professeure des Universités au laboratoire CRESCO, "Centre de Recherches Sciences Sociales, Sports et Corps" de l'université Paul Sabatier à Toulouse, France. Elle a réalisé sa thèse sur la production de l'identité nationale catalane. Depuis, elle a étudié les processus d'institutionnalisation de la danse hip hop en France, l'univers du cirque contemporain, des formes contemporaines de féminisme ainsi que les violences liées au genre en milieu scolaire. La variété de ses terrains répond à un questionnement général sur les modes de socialisations secondaires, à l'intérieur d'institutions publiques en articulant le genre et les corporités principalement. A l'heure actuelle, une partie de ses travaux s'inscrit dans le champ de la sociologie de la sexualité et du couple. Son dernier ouvrage, intitulé « Amours clandestines. Sociologie de l'extraconjugalité durable » (PUL, 2016) analyse les « doubles vies ». marie-carmen.garcia@univ-tlse3.fr